

INTERPRÉTATIONS

• **Le mouvement** : rapidité, vivacité et dynamisme, sont les qualités de cette exposition *in medias res*, qui imprime d'emblée à la farce un rythme allègre. En trois scènes le décor est planté, les personnages identifiés, et les rouages d'une vengeance annoncée sont en place. Ici, tout est théâtre : au lieu de rapporter ses mésaventures par un long récit, La Grange mime le comportement des précieuses, leurs minauderies, leur arrogance, et c'est déjà l'occasion d'une pantomime comique. Et quand il croque le portrait pittoresque de Mascarille, on comprend aussitôt que valets et précieuses sont faits pour se plaire... À leurs prétentions au raffinement précieux, s'opposent, de façon burlesque, les propos épais de Gorgibus : on ne peut rêver père moins complice avec ses filles que ce rustre-là. Bref, avant même que les précieuses ne fassent leur apparition, elles sont précédées sur la scène par ces reflets peu flatteurs qu'on a donnés d'elles-mêmes : le spectateur est préparé à voir surgir deux stupides marionnettes.

SCÈNE 4

REPÈRES

• **La scène se passe dans une « salle basse »**, c'est-à-dire un salon de la maison de Gorgibus. Ce dernier a convoqué sa fille et sa nièce pour avoir avec elles une explication sérieuse.

• **La situation est grave** : on a laissé s'échapper deux prétendants intéressants. Fortement contrarié par ce contretemps qui dérange ses plans, Gorgibus veut reprendre la situation en main : d'où les sermones et autres invectives qui martèlent ses propos de plus en plus aigres.

• **C'est une scène de récrimination paternelle**, assez fréquente dans le théâtre de Molière, qui, en général, prend plus volontiers le parti des enfants que celui des pères. On trouve de tels affrontements entre générations dans d'autres comédies de Molière : *Tartuffe* (Acte II, scène 1), *L'Avare* (Acte I), *Les Femmes savantes* (Acte II).

• Cette confrontation permet à Molière de compléter la présentation des précieuses. Faisant la leçon à Gorgibus, celles-ci sont amenées en effet à défendre leurs idéaux. **Deux univers radicalement étrangers** s'affrontent : le monde bourgeois, conformiste et matérialiste, incarné par le père d'une part, le monde romanesque et idéaliste que les filles se sont forgé à travers la lecture des romans précieux d'autre part.

OBSERVATION

• Cette scène, qui introduit enfin les précieuses, est parfaitement équilibrée. Après un prologue qui présente les termes du conflit entre le père et les filles, celles-ci vont successivement prendre la parole pour exposer les principes de leur credo précieux : galanterie, élégance vestimentaire et raffinement linguistique en sont les clauses essentielles. De plus en plus consterné par les revendications des deux jeunes filles, Gorgibus menace de leur imposer de manière autoritaire le mariage qu'elles refusent.

Composition de la scène :

1. (l. 1-30) Prologue : polémique autour du mariage bourgeois.
2. (l. 31-64) L'art d'aimer selon le rituel de la galanterie précieuse.
3. (l. 65-80) Physionomie du galant idéal.
4. (l. 81-98) De l'art et de la nécessité d'un langage châtié.
5. (l. 99-120) Épilogue : le mariage malgré tout.

• **Magdelon** est la fille de Gorgibus, **Cathos** est sa nièce et sans doute la cousine pauvre de la famille. Toutes deux semblent faire front contre l'autorité du chef de la maison. Elles lui répondent d'abord avec une déférence sans doute un peu feinte (« *Le moyen mon oncle [...] accommoder de leur personne ?* »), mais peu à peu leur ton change : doctoral, condescendant, et presque méprisant pour finir. Manifestement, elles supportent mal une autorité qu'elles n'estiment pas. Gorgibus est l'antithèse vivante des valeurs qu'elles exaltent (distinction, raffinement, galanterie), et son matérialisme bourgeois heurte leur idéalisme. Symbolique à cet égard, cette prière excédée de Magdelon qui demande tout simplement à son père de la débaptiser : « *De grâce, mon père, défaites-nous de ces noms étranges, et nous appelez autrement !* »

• **Gorgibus** n'a ni la culture ni le talent qui lui permettraient de polémiquer contre ses filles. Il est donc réduit à brandir ses propres arguments dans son langage trop rustre. Il défend une morale traditionnelle et bourgeoise, où le mariage, le baptême, sont des liens sacrés et où la soumission des enfants à l'autorité ne se discute pas. Il développe peu son raisonnement, faute de moyens sans doute, et se contente d'imprécations grossières : « *Quel diable de jargon entends-je ici ?* » On imagine que les précieuses, qui ne lui prêtent qu'une oreille distraite, ne sont guère touchées par des admonestations aussi primaires.

• **Le discours de Magdelon** : c'est une démonstration que présente Magdelon à son père (lignes 31 à 62). On observe l'organisation logique de son discours, scandé par des mots de transition (« *Voilà* » ; « *premièrement* » ; « *ensuite* » ; « *voilà* » ; « *mais* »...). Elle emprunte en outre une énonciation doctorale : « *Il faut* » ; « *Encore un coup, mon père, il ne se peut rien de plus marchand que ce procédé...* » Enfin, tout son développement est asséné avec une assurance qui n'admet pas la contradiction. De façon très dogmatique, elle énumère les étapes de la conquête amoureuse.

Selon elle, le rituel amoureux doit reproduire, à la virgule près, les modèles romanesques et se dérouler selon un ordre immuable : la rencontre dans un lieu mondain ; le combat intérieur de la jeune fille ; les visites et la cour galante ; la déclaration ; les réticences de la dame et les tendresses convaincantes du prétendant. Suivent enfin les péripéties qui attisent la flamme des amants. Cette grammaire de la relation amoureuse est tout entière copiée des romans de chevalerie du Moyen Âge, qui ont eux-mêmes servi de modèles aux écrivains précieux. On y retrouve en effet l'esprit de l'amour courtois, notamment la perfection et l'idéalisation de la dame, mais aussi des éléments propres à la sociabilité du XVII^e siècle qui a fait de l'amour un véritable jeu de société.

• **La critique de Cathos** : pour elle, le grand tort des deux prétendants est de ne pas arborer l'« *uniforme* » précieux, en d'autres termes de ne pas être à la mode. On peut noter le décalage comique entre le ton indigné qu'elle adopte et l'objet de cette indignation, c'est-à-dire entre l'énonciation (exaltée) et l'énoncé (dérisoire) : « *Venir en visite avec une jambe tout unie !... Quels amants sont-ce là !* » Son insistance ridicule à détailler le costume des deux prétendants montre le privilège exclusif qu'elle accorde à la mise, au détriment de la qualité des personnes. Une coquette, vaine, superficielle et intolérante, tel est le portrait-robot de la précieuse selon Molière.

• On peut opposer terme à terme **les arguments de Gorgibus et ceux des précieuses** : pour lui le mariage – principal sujet du débat – est une « *chose sainte et sacrée* », mais pour elles il est une « *chose tout à fait choquante* ». Pour lui, un bon époux se mesure à ses biens et à sa position sociale ; pour elles, à son art de débiter le compliment galant. Pour lui, enfin, les femmes doivent se soumettre à l'autorité du père ou du mari ; pour elles, la femme est une déesse toute puissante devant laquelle les hommes doivent se prosterner. Il n'y a, on le voit, aucune solution d'entente

entre des conceptions du mariage et des représentations de la femme si divergentes. Gorgibus, cependant, n'est pas un théoricien : il ne développe ni n'argumente la thèse sur la soumission nécessaire des femmes, se contentant de clamer maladroitement son autorité. Après lui, Arnolphe et Chrysale affirmeront avec plus de vigueur que si « *la femme est le potage de l'homme* », « *du côté de la barbe est la toute-puissance* » (*L'École des femmes*, II, 2). Tous deux plaident pour une hiérarchie immuable des sexes et du rôle de chacun dans la société.

INTERPRÉTATIONS

- **Le paysage littéraire de l'époque** : Cathos, et plus encore Magdelon, débitent ici une leçon fraîchement apprise. Avec un zèle de néophytes, elles récitent à la lettre les scénarios amoureux sortis tout droit des romans sentimentaux qu'on écrit alors. Dans la production romanesque foisonnante qu'elles évoquent, on peut repérer le modèle du genre, *Le Grand Cyrus*, que Mlle de Scudéry publie de 1649 à 1653 et qui conte en dix volumes, et pas moins de 13 095 pages, les amours contrariées de Cyrus et de la belle Mandane. À peine moins long, *Clélie*, publié de 1654 à 1660, et auquel fait référence Cathos avec la carte de Tendre, multiplie les intrigues amoureuses, prétextes à de longs débats sur l'art d'aimer et sur les qualités de l'amant idéal. Ces deux romans ont joui alors d'un grand succès auprès du public. Il faut d'ailleurs rappeler que la littérature précieuse, durant tout le XVII^e siècle, fut plus abondante et plus prisée que la littérature dite aujourd'hui « classique », c'est-à-dire celle que la postérité a retenue. Cathos et Magdelon sont si absorbées par leur lecture qu'elles confondent la fiction et le réel et prétendent régler leur vie sur des modèles imaginaires. Gorgibus, lui, se pose d'emblée en ennemi des belles lettres : pour lui, les théories poétiques de sa fille sur

l'amour sont de pures élucubrations et le « *beau style* » qu'elle manie n'est que jargon et baragouin.

- **Figures du style précieux** : sans recenser exhaustivement toutes les figures utilisées par les précieuses, on remarque une prédilection pour les métaphores et les hyperboles : l'imaginaire est roi chez les précieuses. Mais un imaginaire si baroque qu'il en devient parfois obscur, comme le sont certaines de ces figures.

- Périphrases : « *procédés irréguliers* ».

- Hyperboles : « *du dernier bourgeois* » ; « *furieusement* ».

- Métaphores : « *prendre le roman par la queue* » ; « *chapeau désarmé de plumes* » ; « *faire le tissu de notre roman* » ; « *frugalité d'ajustements* ».

- Métonymies : « *une jambe toute unie* ».

- Adjectifs substantivés : « *le tendre* » ; « *le doux* » ; « *le passionné* ».

- Gorgibus, lui, se fait fort de parler un langage direct, sans détours ni fioritures : se maquiller se dit, chez lui, « *se graisser le museau* ». Dans son innocence linguistique – réelle ou feinte –, il confond le « *bel air* » et un air de chanson. Les élégances stylistiques des précieuses sont pour lui des barbarismes (« *jargon* » et « *baragouin* ») et il aimerait, comme Marotte, qu'elles « *parlent chrétien* ».

- Loin de démentir l'image que les trois premières scènes avaient dessinée d'elles, **l'entrée en scène des précieuses** la confirme de manière spectaculaire. Comme Gorgibus, le spectateur est submergé par leur logorrhée et leurs démonstrations faussement savantes où s'affiche un zèle de débutantes. Mais les précieuses ne sont pas seulement cocasses : puristes, intolérantes, méprisantes aussi, elles composent un mélange, que Molière a voulu indigeste, où le ridicule le dispute à la bêtise et l'arrogance.